

Gabriel Boissy

***LE SECRET
DE
MISTRAL***

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

La branco dis aucèu...

MISTRAL.

Il était beau, d'une beauté sereine de chef. Parce qu'il portait, fidèle aux formes de son jeune temps, la barbiche à l'impériale, des niais, qui ne savent que regarder sans voir, s'en allaient clabaudant qu'il avait une tête de vieux soldat. Les photographies, fatalement, donnèrent dans cette pauvre exactitude mais trop de peintures et de sculptures aussi. Les artistes cependant auraient dû sentir l'âme qui magnifiait ces traits impérieux et les illuminait de calme toujours, d'enthousiasme rarement. Combien en est-il de ces effigies glacées qui ne nous rendent rien de plus qu'un visage figé dans une époque? Et pourtant quelle auréole entourait ce prince de jeunesse jadis, hier encore ce patriarche qui, dans son village, recevait l'univers en souriant; quelle majesté enfin sur cette face olympienne, si rarement mais si profondément émue, et qui, à tous moments dressée vers le ciel dans un mouvement d'ostensoir, faisait irrésistiblement penser à Vercingétorix, au chef des Gaules fier et calme...

Qui ne l'a vu dire un poème de sa langue ou chanter "la Comtesse"? Alors s'irradiait le devin. Il devenait, en vérité, selon la parole inspirée de Madame de Noailles, le centre de sa terre:

Tout ton pays descend de toi

Les narines gonflées humaient le vent, son frère, comme un souffle des destinées, la face et les regards portaient plus haut que l'homme, mais le sourire accueillait les hommes. Une bonne humeur sereine, qui ne s'étonnait de rien, absorbait toutes choses, les meilleures et les pires, afin d'en tirer grand œuvre et poésie selon le secret. Chacun se taisait. Venus sceptiques et forts de leur gloire, les plus grands étaient bientôt dominés, assujettis plutôt par le rayonnement émané de cette tête de haut Gaulois.

Fantôme déjà, Mistral échappe dès maintenant même à ceux qui l'ont connu et pour que s'effacent un peu les pauvres effigies habituelles j'essaierai, avant de chercher son secret, de tirer d'entre les ombres des souvenirs, quelques images plus vraies.

RENCONTRES

La première fois que je le vis ce fut à Maillane. Nous avions échangé quelques lettres. Paul Mariéton, son vrai prophète, le seul qu'il ait invoqué solennellement à la fin du symbolique Lion d'Arles, m'avait envoyé vers lui et j'arrivais accompagné d'amis, parmi lesquels le Dr Grangier et le compositeur Ladislas Rohozinski. On nous dit: « Le Maître est allé se promener vers les Alpilles. Il va bientôt rentrer ». Nous l'attendîmes sur la route. Bientôt il parut, grand, l'allure d'un jeune homme, le chapeau relevé, la veste sur l'épaule, tel Calendal, les traits de loin épanouis en bon accueil, et il portait une touffe de ces roseaux fleuris qui croissent dans les ruisseaux et dont le dessin est si pur.

- Les roseaux du Christ, nous dit-il en souriant. Et il nous invita à trinquer dans sa maison.

L'année suivante, c'était en 1905, nous étions partis d'Arles avec lui et le même Mariéton pour nous rendre au mas de Cabane en Camargue, chez le comte de Chevigné, où sa fille Marie-Thérèse, émule des princesses de cours d'amour, elle était en ce temps-là, reine du Félibrige, habitait.

Le landau arlésien, au clair tendelet frangé et brimbalant, roulait sans bruit sur le sable du chemin. Le soir tombait sur l'étendue; le silence nous prenait, et Mistral longuement, de ses larges narines, humait cette profonde paix. Tout à coup, d'une cabane écartée, vif comme un faon, un chant bondit; un jeune homme, quelque familier des gardians camarguais sans doute, chantait Magali: « O Magali ma tant amado... » Nous regardions Mistral et ne le reconnaissons plus. Les narines s'étaient encore dilatées, les yeux portaient au loin, noyés d'extase; la face baignée de bonheur il s'abandonnait à sa propre incantation. Mariéton, sans

plus dire, bégaya un « pschut » à peine perceptible tandis qu'au pas des chevaux la mélodie adorable s'effaçait sur le silence revenu.

D'un autre soir je me souviens: c'était devant Avignon aux murailles flamboyantes sous la fin d'un jour illuminé de soleil et de poésie. Comme le dîner s'achevait entre les roseaux tahitiens de la Barthelasse, une belle jeune fille altière comme son nom, Alquié qu'êtes-vous devenue?, fringante comme monture de sang, lui demanda de chanter. Il sourit et il chanta des airs légers, gracieux et tendres comme ce crépuscule: cette « Reine Pounsirado: qui se gausse si bien de l'empereur romain; enfin le mélancolique "Tremount de luno" ». Sur les eaux lourdes du Rhône l'adieu pesait moins que la soudaine tristesse du chanteur au visage de marbre. Alors, pour répondre à notre émotion, doucement, il modula ces divines strophes qu'on pourrait appeler les strophes provençales de la Pénitence:

*La grande table est mise
Dessous le laurier vert
L'amour et la jeunesse...(1)*

et qui se poursuit par cette strophe pathétique et douce, à peu près intraduisible:

*Le vent de la terre fait danser les étoiles,
La lune clarinello
Luit partout par là-haut.(2)*

(1). La grando taulo es meso - Souto lou lausié ver - L'amour e la jouinesso - s'en van pèr lou couver...

(2). Lou vènt-terrau fai dansa lis estello - La luno clarinello - luisis peramoundaut...

Avignon l'enorgueillissait. C'est la ville des triomphes provençaux. Mais en Arles il s'épanouissait plus largement. Un jeudi, son jour de travail au Museon Arlaten, comme des fétichistes du passé s'empourpraient contre les carriers, lesquels, à force de tirer la pierre des Baux, menaçaient, disait-on,

d'écroulement la ruine sublime, Mistral brusquement se fâcha à son tour, le mufle levé avec une expression méchante qui n'était qu'implacable. Et point dans le sens attendu.

- Ce sont des bêtises!... s'écria-t-il. Puis, s'apaisant et prenant son sourire socratique, car souvent il échappait par l'ironie au jugement de certains niais de son entourage, il demanda aux plus exaltés:

- Et cette pierre, elle servira à bâtir des maisons?

- Certainement.

- Alors pourquoi voulez-vous, fit-il goguenard, empêcher de bâtir de nouvelles maisons puisque nous n'avons pas empêché les anciennes de tomber?

Et il souriait, acceptant la mort des choses et leur préférant la vie.

Ainsi, maître de soi, voyait-il tout avec sérénité, et de cela tels ont voulu déduire qu'il était peu sensible. C'était confondre le cœur et l'esprit. Tout se disposait si justement en lui qu'il fallait l'accord total pour qu'il s'abandonnât, et en deux circonstances je le vis ému. Une fois jusqu'aux larmes.

C'était en 1910 en Arles, à l'inauguration de sa statue, bronze dont il se moquait gaillardement tout en savourant la gloire si mal préfigurée. Le très administratif Jules-Charles Roux avait boursouflé le col du poète d'une énorme cravate rouge de commandeur de la Légion d'Honneur; Melchior de Vogué avait parlé avec une émotion académique sans doute mais sincère; la tête renversée comme une bacchante, les yeux clos comme sainte Thérèse en délices, Anna de Noailles avait psalmodié son ode palpitante:

*O Mistral, la Mireille antique
Chloé, qui dansait dans le thym
Suspend sa flûte bucolique
Au vert laurier de ton jardin...*

Alors Mistral s'avança, pâle, bouleversé pour la première fois:

- Puis-je vous dire autre chose en tel jour, dit-il en provençal, que l'invocation de Mireille!

Et il commença:

Cante une chato de Prouvènço...

Il allait. L'émotion lui cédait quand, soudain il arriva au vers fameux:

Car cantan que pèr vautre, o pastre et gènt di mas.

Alors sa gorge se serra sous la débâcle des sanglots. Sa jeunesse, ses volontés, ses rêves, ses bonheurs et leurs espérances et leurs victoires et la vision de ses paysans bien-aimés, toute sa vie enfin balaya la sérénité du patriarche et longuement, sans pouvoir se reprendre, tandis que la foule s'épanchait en acclamations puis entonnait je ne sais lequel de ses hymnes, Mistral pleura... Jules Véran, dans son beau livre sur Mireille, rapporte un abandon semblable à Saint Trophime.

Trois ans plus tard nous nous retrouvions dans Aix. C'était pour un septenaire félibréen, le 12 mai. Toutes les provinces d'Occitanie était représentées. La ville d'Emile Sicard, la ville *où les pas clouent le silence*, bruissait d'amour, et les étudiants, dételant la calèche du poète, l'avaient tirée eux-mêmes jusque devant la salle des Etats Généraux de Provence. Mistral regardait avec intensité, avec une acuité de froide apparence. Se souvenait-il des paroles de Calendal lorsque la ville d'Aix a nommé le paladin rustique "prince de Jeunesse ":

*Alors, tambour et fifre en tête,
Nous autres les chefs de la fête
L'abadié, la basoche et le prince d'amour
Sous les couleurs citadines
Que fait vibrer la tramontane
Du cours entrant dans les allées:
Jamais mieux, ô patrie, je n'ai senti ta flamme!*

Jamais aussi je n'avais vu son regard plus aigu. Il épiait. Il buvait secrètement, avec cette dernière Sainte-Estelle, n'avait-il pas quatre-vingt-trois ans!, il buvait sa gloire ultime.

Comme il se disposait à s'asseoir au banquet, le hasard fit que Déodat de Séverac, Emile Sicard et moi nous trouvâmes près de lui. Il nous regarda tour à tour fixement et, se penchant nous dit à voix basse:

- Ecoutez bien. Aujourd'hui je vais leur "mander" la vérité...

A la fin du repas seulement cette parole nous devint intelligible. Il laissa un autre que lui entonner "La Coupo" et quand tout semblait fini, à l'étonnement général, il se leva et chanta "la Cansoun dis Avi". D'une voix encore solide et comme nimbée d'une vaporeuse ironie, il accentuait l'amertume de l'hymne ambigu: Ont vécu (nos aïeux), ont tenu... autant qu'ils ont pu!...

Ainsi non point désabusé mais averti des métamorphoses fatales, s'affirmait-il d'un ordre nouveau l'Annonciateur.

Ce fut en effet sa dernière Sainte-Estelle puisqu'il mourut l'année suivante et précisément le jour de l'Annonciation.

(1). Alor, tambour e fifro en tèsò - Nautre, li baile de la fèsto
- L'Abadié, la Badocho et lou Prince d'Amour - Souto li coulour
ciéutadino - Que fai vouga la tremountano - Dóu Cours intran sus
li andano: - Jamai mai, ô patriò, ai senti ta cremour!

ERREUR CRITIQUE

Ses poèmes, ses discours et le Trésor de Félibrige, ce monument inouï où la connaissance dissèque la substance d'une langue et la découvre jusque dans ses retraites villageoises les plus célées, ont porté son message. Ce message garde son mystère, car Mistral a parlé par symboles où l'adage passe le nez, pour céder aussitôt la fenêtre à quelque compagnon, ni moins vif, ni moins personnel, encore que moins didactique. Car point de doctrine en corps, et formelle. Mistral s'en garde et se réfugie derrière le

rideau diapré des figures et des images:

*Vous-àutri, li-gènt Jouine
Que sabes lou secret...(1)*

(1) Vous autres, les jeunes gens - Qui savez le secret...

Existe-t-il ce "secret" ou bien est-ce mirage? Peut-on savoir en interrogeant non plus sommairement, en amoureux d'opéra comique, Mireille, cette vivace et rustique charmille, mais les colonnes du temple: Calendal et surtout le Poème du Rhône, les Iles d'Or et les Olivades, sans négliger Nerte, initiation au catholicisme familial de Provence, peut-on découvrir sinon l'inaccessible secret du génie au moins l'esthétique transcendante de cette poésie, et pourquoi à chaque lecture elle émerveille davantage, et pourquoi tout à coup on s'étonne qu'un homme, un seul, le même, ait pu mettre dans son inspiration tant d'ordre, et dans son ordre un tel souffle?

Si la vie de Mistral fut un exemple civique, son œuvre, parallèlement, porte une esthétique particulière dont la caractéristique est de concilier toutes les esthétiques. N'est-ce donc pas réduire singulièrement son génie et, par scolarité timide ou paresseuse, masquer l'aspect véritable de sa poésie que l'identifier systématiquement à Homère, à Virgile, à tels autres chefs de la grande tradition méditerranéenne? En quelque sorte la restreindre.

Non sans doute, si l'on ne faisait par là que marquer l'analogie dans les méthodes et la même poursuite de certaines fins suprêmes. Mais par cette identification simpliste et totale on nie l'essentiel de l'inspiration et de l'œuvre du Maillanais; on nie sa puissance de créateur. On le veut disciple, alors que nous le voyons précurseur. Maintenant que le voilà plus que centenaire, abolissons ces errements et disons-le tout net: Mistral est encore, pour une bonne part, et si étonnant que cela puisse paraître, un incompris. Précisons.

Alors que tant de poètes et d'écrivains français ont soumis leur inspiration à l'inspiration antique, alors que la mythologie, l'histoire, les genres littéraires, les noms, les images, la

terminologie, la métrique de l'antiquité fournissaient sujets et méthodes, autant dans les belles-lettres que dans les beaux-arts, Frédéric Mistral, beau cavalier de Gaule, est resté toujours chez lui et de chez lui. Ses héros, ses personnages accessoires, leurs mœurs, leurs invocations sacrées, les rythmes selon lesquels il les fait parler, la forme extérieure de ses œuvres n'ont rien de servilement ou scolairement latin, ni même helléno-latin. Inspiration et forme appartiennent à la Provence, et par la Provence à la France. Si l'on voulait, dans nos belles-lettres trouver une littérature ayant le même sens de la réalité française, mais le plus souvent tâtonnante et sans le même génie du style, il faudrait, négligeant tous nos classiques d'école et de société, remonter jusqu'aux chants du moyen-âge.

Ce point de vue, qui semblera encore aujourd'hui à maints bons esprits une nouveauté parce qu'il faut le dégager, le délivrer plutôt des fausses ou sommaires formules ressassées par tant d'écrivains qui ont disserté sur l'œuvre de Mistral sans l'avoir bien lue et surtout pénétrée, ce point de vue frappa pourtant tout de suite les Adolphe Dumas, les Reboul, les Roumanille. Dès le premier jour, avant Lamartine, et plus justement que lui, ils crurent en Mistral et pressentirent non pas seulement le grand félibre mais aussi le grand poète tout court. Roumanille, en effet, parla aussitôt de "poème épique, c'est-à-dire un monde"; il vit déjà en Mireille le "livre national" de la Provence, tandis qu'Adolphe Dumas fixait nettement, dès le 26 août 1858 le rapport exact entre l'inspiration propre et les méthodes gréco-latines, ce rapport qu'il nous faut retrouver aujourd'hui par réaction lorsque, qualifiant lui aussi Mireille de « poème qui est la tradition nationale d'un peuple comme le Roland », il ajoute négligemment: « avec tous les charmes agrestes des Géorgiques ». D'abord l'allusion à notre plus illustre chanson de geste, ensuite Virgile. Enfin Lamartine lui-même, après avoir invoqué la "flottante Délos", ne trouve-t-il pas la formule ranimée par Mme de Noailles: « Ce livre est un pays »?

Voilà, n'est-il pas vrai, la porte dorée d'une exacte connaissance de Mistral, l'antichambre d'une esthétique où se trouveront unifiés la rêverie et la symbolique nordique, la précision mythologique et le réalisme harmonieux ou héroïque des

pays méditerranéens, l'intuition insatisfaite des uns et le rationalisme équilibré et satisfait de ceux-ci.

NATURE DE SA POESIE

A qui souhaiterait de sentir par Mistral lui-même, ou de trouver dans son œuvre le chemin le plus bref vers ce centre de son génie, je proposerai plus particulièrement les trois odes qui forment le triangle pindarique de cette doctrine, ou plutôt le triple support du trépied: *l'Espouscado* (Eclaboussure) qui glorifie la terre, ses instincts générateurs des vertus et des pensées essentielles, le Lion d'Arles qui, par une synthèse inégalée, peint l'histoire, le lien et l'enseignement des siècles, enfin, au delà de la terre et du pays cet hymne d'une civilisation, l'Ode à la Race latine, chant de la mer qui relie, tempère, réalise les chimères et rayonne d'un soleil qui rend l'âge d'or vraisemblable. Mais ce sont là les fleurs merveilleuses d'un lyrisme volontaire, fleurs si belles qu'elles agissent comme une incantation, défient l'analyse et posent les énigmes radieuses mais lancinantes d'un mystère second.

Dans les grands poèmes seulement et particulièrement dans le *Poème du Rhône*, il faut chercher avec quelque chance d'en découvrir un aspect le secret de l'art mistralien. Mieux que tous les autres, ce poème impose un ordre nouveau d'inspiration, l'impose avec une plénitude significative et nous introduit enfin à ce celtisme du Maillanais, sa vraie substance. A qui manque cette vue ou la repousse, le juste sens de son œuvre reste impénétrable.

Si les autres grands poèmes mistraliens expriment le chant des hommes, celui-ci naît de la seule terre, de ses dons et du régime des eaux, rythmes suprêmes qui déterminent les mœurs, les sensibilités et par celles-ci l'intelligence.

Paru en un temps où la gloire du poète touchait à l'apogée, on cueillit le *Poème du Rhône* comme un témoignage nouveau de son génie, mais on ne sût l'aimer que du même amour porté à *Mireille* ou à *Nerte*. Pourquoi, desséché par l'habitude, ne remarqua-t-on pas à quel point par ce chef-d'œuvre, fruit de plénitude,

s'épanouissaient la pensée, l'inspiration, la méthode et la poétique mistraliennes? Ne la rattachait-il pas, en effet, non plus seulement à l'ordre antique et humaniste, mais surtout à ce *genius loci* celtique qui suscita notre littérature et nos arts gallo-romains puis médiévaux? Ne nous apportait-il pas, de ce fait, la vraie, la pure littérature française?

Pourquoi cette lenteur à percevoir la nature particulière d'une telle œuvre? A cause des mêmes raisons qui nous habitués à méconnaître, à ignorer les quatre ou cinq siècles magnifiques et fermes durant lesquels la civilisation gallo-romaine fabriquait la substance de la France future. Les historiens et plus encore leurs vulgarisateurs scolaires préfèrent, tâche facile et brillante, la description des belles époques et l'on néglige si on ne les dédaigne, ces temps de transition dont évidemment l'étude, mal documentée, est plus ardue. Pourtant, comme ils enseigneraient aux hommes, quelle longue, pénible et parfois effrayante alchimie exige cette synthèse: un siècle en fleur!

Mais revenons au *Poème du Rhône*. Le premier caractère de cette épopée quotidienne, c'est en effet, de ne plus offrir au même degré que *Mireille*, ou *Calendal*, ou *Nerte*, une *action*. De ces poèmes, malgré toutes leurs vérités essentielles et cette présence d'un pays tout entier que Lamartine louait déjà, les héros sont plus ou moins *inventés* par la volonté du poète. Le *Rhône*, par le fond même de l'œuvre et par la réduction de l'appareil poétique et prosodique, est beaucoup plus un récit qu'une fiction. L'homme y cède quasi la place au pays. Il y est second. Nous entendons une «chronique» qui devient poème par paliers, selon je ne sais quelle magique transfiguration.

La réalité, par touches imperceptibles, par un éclairage intérieur croissant, se transpose en épopée, l'épopée du quotidien provençal: et la "geste" la plus habituelle des simples travailleurs de Provence se relie sans discontinuité aux fabuleuses légendes. Le poète y préfigure même, par son dénouement, la lutte qui s'exaspère aujourd'hui, aux yeux de Georges Duhamel et de Denys Amiel, entre la Machine et la Civilisation, entre l'homme sensible et l'automate glacé.

Je ne connais pas d'œuvre qui établisse, avec plus d'aisance et de naturel, l'équilibre entre le réel et l'irréel; qui fasse mieux sentir l'enfantement de l'un par l'autre, leur réciproque fécondité; et je ne crois pas qu'il existe dans la littérature française, même dans la Geste de France, dans la Table Ronde, dans Théroulde, Guillaume de Lorris, Jean Bodel, Gautier d'Arras ou Machaut, dans le plus grand de tous, L'incomparable Chrestien de Troyes, dans tout le roman courtois ou les fabliaux, dans Rutebeuf ou Adam de la Halle, un ouvrage qui satisfasse aussi bien et à la fois aux aspirations poétiques des humbles comme à celle des grands, c'est-à-dire à la fin suprême de la poésie, élévation collective. Œuvre géniale doublement par la seule poésie et par un sens social qui coordonne et subordonne toutes les vertus, toutes les classes d'un pays, d'une terre et d'une race.

L'esprit ou plutôt devrait-on écrire les Idées, au sens platonicien, y naissent sous nos yeux des réalités même. Voici du Rhône s'élever la fleur du rêve:

*« Fleur de mystère, dit-il, inconnue
aux profanes terriens, car dans les eaux
elle fait son séjour et s'y épanouit,
fleur de beauté, de grâce et de rêve
que mes Flamands appellent "Fleur de Cygne"
par tout pays où on la trouve
l'homme est joyeux, la femme est belle,
car c'est la fleur du Rhône, mon beau prince,
le jonc fleuri...(1) »*

*1. Flour de mistèri, dis, incouneigudo - Is ome dentre terro,
car dins l'aigo - Fai soun sejour emai soun expandido - Flour de
pantai, de gentun, de belesso, - Que mi Flamen la noume "flour de
ciéune", - E que pèr tout païs ounte s'atrovo, - L'ome i'es gai e la
dono i'es bello - Acò? diguèron en s'aprouchant tóuti, - Maï es la
flour de Roso moun bèu prince, - L'esparganèu...*

Voici des dangers de la navigation, du mystère-des eaux, de leurs brumes matinales ou du lunaire sourire de minuit, surgir le drac, le dragon des légendes. Du sable des petites plages rhodaniennes voici se former une- sirène, cousine des fées. Elle

s'appelle l'Anglore, prophétise, charme les hommes et n'est cependant qu'une misère de peuple. Dans un touriste, descendant des princes d'Orange, va paraître un esprit inquiet et mystique, un moderne chevalier du rêve médiéval, un Louis II de Bavière sachant toutefois vivre dans son siècle et tirer, non de l'imagination stérile mais des réalités fécondes, les thèmes de son exaltation.

Tels sont les héros premiers du poème: le Rhône, ses rives, la contrée et les mirages qui vont se jouer des hommes. Guilhen et l'Anglore, en effet, celui-là paladin amoureux, celle-ci fée énamourée, vont subir le génie des lieux où ils vivent, que dis-je, ils vont en incarner la suprême vertu, comme aux temps miraculeux où naissait, précisément en Provence, la chevalerie! Autour de ce couple, familiers et sublimes, les mariniers, seigneurs du fleuve: Patron Apian, Jean Roche, tous les autres au verbe libre et dru, et les bêtes, et les objets et les actes, le Caburle et sa cavalerie, et la foire de Beaucaire, tout et tous ordonnant leur vie, leurs coutumes selon les mêmes attractions. Existeraient-elles toutes ces figures de pensée ou de réalité si le Rhône n'était pas, si son règne ne fécondait pas "l'ornière du monde" que son flot à creusée?

UNE POESIE TOTALE

Cette communion réaliste et mystique, voilà où prend figure l'unité d'une race et du même jeu l'unité du poème. Mistral, en observant ces vérités profondes, pour en extraire l'âme de son poème, et de *Calendal* et de *Nerte* aussi, a posé les bases d'une esthétique spécifiquement française, bien qu'il ne parut et ne voulut parler que de Provence.

Dépassant la didactique romaine, toute de convention, et l'esthétique classique de nos grands siècles, toute de culture, n'ayant nul besoin de ce système étriqué et sec qui nous valut la scission entre les grands et le peuple, entre le ton noble et le ton vulgaire, cette esthétique mistralienne rejoint celle qui présida tant à la poésie épique, tragique ou pindarique de la Grèce qu'à nos trébuchants et éphémères essais médiévaux.

Pour poétiser les moindres incidents, les plus humbles détails, les Hellènes marquent la relation de ceux-ci avec le mystère des choses (c'est-à-dire leur vie intérieure et leurs métamorphoses), avec la joie de vivre ou l'angoisse de la mort, enfin avec l'idée de purification ou celle d'éternité. Pour l'Hellène et pour Mistral rien n'est isolé, ni abandonné à sa seule réalité; rien n'est génériquement noble ou point; tout s'ennoblit à densités diverses par la participation hiérarchisée à l'âme commune. La hiérarchie supprime les oppositions en avouant les différences; elle interdit les effusions excessives ou les ruées des individualismes absolus; elle tempère les antagonismes originels par l'acceptation, et ses divers échelons, liés, participent tous de la fortune générale.

De même dans les récits légendaires, dans tous les romans chevaleresques, dans les chante-fables et les fabliaux; dans les verrières et les sculptures, dans l'innombrable ornementation des cathédrales, toutes les formes de la nature, les plus misérables réalités, comme les plus pures, tous les êtres, le manant comme le paladin, prennent place et s'harmonisent, mis à leur rang, illuminées et féerisées par la pensée commune qu'ils servent. Car servir ainsi délivre de toute servitude.

De même dans le *Poème du Rhône*.

Les objets usuels de la vie, les ustensiles d'un bateau, les marchandises qu'il porte, les termes techniques, le langage d'un marinier, ses cris, ses injures mêmes, ses querelles relevées de gros mots..., toutes les choses, comme orchestrées par un Dieu, s'incorporent dans cette poésie, de même que dans les poèmes médiévaux à la fois frustes et mystiques dont je parlais tout à l'heure ou dans les cathédrales la gargouille visionnaire, l'herbe des champs, l'animal familier et les végétations vives devinrent un élément décoratif sans rompre la pure ligne de l'ensemble. Surabondance, certes, mais ordonnée et combien moins pernicieuse que la fausse esthétique qui prétend discriminer entre de "bon" et de "mauvais" éléments d'art.

Ici se dégage tout à fait une conséquence capitale. Mistral rendait ainsi au peuple sa place dans la littérature, dans l'art

général. Non point à la façon bornée du naturalisme ou du récent populisme, systèmes qui font des humbles l'origine et la fin, mais bien en les mettant à leur juste plan et dans leur mouvement vers le bien et le beau. Si même dans l'antiquité le temple et le poème écartaient des éléments indignes de la pureté divine, ceux-ci n'ont-ils pas pris, depuis le Christ, toute leur valeur humaine? Les voici, à leur plan, scories brûlées, sanctifiés par l'âme.

Une société dans la manière de celle qui régna durant nos XVI, XVII et XVIII siècles crée, en se calfeutrante, un art d'élite mais très vite hermétique puis stérile. Cet art escamote ou ignore la foule des vivants, et ceux-ci un jour se vengent. Pauvrement on l'a vu, jusqu'au jour où paraît le grand poète qui les réintègre.

On aurait bien tort de croire qu'en disséquant ainsi je "sollicite" ces poèmes ou que je dépasse les visées du poète, encore qu'un homme de génie ne s'appartienne plus et porte le mystère de sa complexité comme une égide qu'il faut percer pour le connaître tout entier.

Non. Mistral lui-même, dans une note que contenait la première édition de *Mireille* (note qui dans les éditions ultérieures a disparu et où il justifiait, contre ceux qui allaient lui demander d'écrire en français, l'emploi d'une langue vierge), Mistral a fixé dès la première heure et nettement, ce divorce entre les populations (on pourrait dire le peuple) et la littérature française, cette substitution, à une littérature nationale et totale, d'une littérature pour les classes élevées. Puis les classes simplement bourgeoises!... Puis une littérature prolétarienne ou d'inspiration étriquée, strictement démotique, sous les prétextes réalistes naturalistes puis populistes. Que sais-je! Sans parler de la souveraine, puis monstrueuse, puis stérilisante régence de Paris. Il protestait déjà contre ces scissions qui conduisent les langues à l'abandon de leurs vraies richesses. Leurs formes vives et directes, remplacées par les périphrases de conventions et les déformations du goût à la mode, émasculées par le ton noble de façade, sans parler des hypocrisies et des pudeurs convenues, perdent, en effet, leur lumière et leur noblesse naturelles. Un déséquilibre stérilisant s'établit.

De ce divorce les lettres françaises ont longuement souffert. A cause de lui et du trouble né de nos trois traditions, on l'expliquera tout à l'heure, elles n'ont pu donner un génie complet, souverain, couramment cité à l'égal des Dante, des Shakespeare, des Cervantés, des Goethe. De ce divorce, elles souffrent encore tandis qu'en découlent comme les querelles d'école et discordes esthétiques. Elles en souffriront jusqu'au jour que l'on aura compris et admis le véritable sens de la restauration mistralienne, le jour que les exégètes trop scolairement classiques se reprendront à lire cette œuvre sans esprit de système, le jour enfin que les félibres de banquets ne masqueront plus le Félibre de la Loi.

Et c'est bien en Félibre de la Loi, proclamant les évidences méconnues ou oubliées, que Mistral parle lorsqu'il s'écrie dans *l'Ode aux Catalans*, à propos des troubadours, qu'ils ont « à la barbe des clercs, à l'oreille des rois, haussé la langue populaire ». Car, enseigne t-il un peu plus loin, car « dans l'ordre divin tout se fait pour un bien ».

UNE ESTHETIQUE DELIVREE

Ici, en effet, nous atteignons la loi majeure de l'esthétique: toute forme est en mal de beauté pourvu que l'artiste qui en use sache coordonner, disposer, animer selon une hiérarchie mystérieuse dont l'ordre n'est pas seulement humain. L'homme de génie découvre et applique cet ordre par un influx divin, sans le pouvoir déterminer. Dans le *Poème du Rhône*, plus visiblement, Mistral réalise à chaque vers ce miracle, cet enchantement répété d'exalter ou d'excuser tous les aspects de la vie, en les disposant selon les fins sacrées, opération qui, pour des fins moins hautes, s'appelle couramment *le goût*.

Parmi les artistes contemporains, les peintres surtout, depuis Mistral, revenant ainsi à leur tour aux principes généraux de la grande peinture décorative, ont compris qu'il faut rendre leur valeur esthétique, dans les ensembles, au pichet de l'auberge, à la tonalité des emblavures, à la treille d'un village.

Aussi ont-ils élevé, parfois sans même le savoir, la prétendue "nature morte" à de hautes fonctions lyriques. L'accent intime des

objets usuels, des ustensiles quotidiens, accent dépouillé de tout air banal, de tout rôle anecdotique, éclairé à son plan par la lumière d'un ensemble décoratif, se trouvait déjà dans le *Poème du Rhône* au même titre que chez les grands décorateurs modernes: Puvis ou Cézanne, Gauguin ou Van Gogh et autres moindres seigneurs.

La forme d'une banaste, la couleur d'une paniérée de fruits, le rouge du bonnet des pêcheurs cassidiens agaçant les luisants des cuivres, voilà autant de notes locales qui enracinent la vie du poème ou du tableau dans un terroir déterminé, sans, pour cela, entraver l'idée qui tout à coup, à l'appel des cadences, surgit, plus vive.

On pourrait ainsi relever longuement les aspects nombreux par quoi la poésie mistralienne anticipe sur les plus récentes recherches des beaux-arts.

Déjà la prosodie même du *Poème du Rhône* n'est-elle pas une preuve que Mistral, plus poète que l'appareil poétique lui-même, s'est efforcé de parvenir à une poésie pure. Non point seulement celle dont on a tant parlé, mais cette poésie qui néglige et dépasse, en les asservissant, les disciplines mécaniques. Car, si les disciplines sont une force, le poète-créateur ne saurait-il, se délivrant de celles qu'on lui donna et dont il sut user, en créer de nouvelles, qui sont alors comme de plus jeunes règles c'est-à-dire une Jouvence?

Imaginez une femme dont la beauté tiendrait avant tout au rythme général de son être, à l'émanation sensible de son âme, à l'harmonie parfaite de tous ses traits; une femme dont il serait impossible de dire: « elle a de beaux yeux, des seins splendides, une bouche divine », car toutes ces parties s'amalgameraient si fortement au corps tout entier qu'on ne saurait, sans rompre leur équilibre, et par là attenter à leur perfection, les isoler.

De tel ordre est la poésie du *Poème du Rhône*. Mistral a renoncé à tous les accessoires, à toutes les flatteries de la versification. Il a voulu découvrir la poésie nue, celle qui, dryade ou fée, courait dans les forêts des jeunes âges, et il l'a découverte. Il a créé, grâce à la jeunesse moins contrainte du provençal, une

arabesque perpétuelle qui bondit de cadence en cadence sans artificiel support. Il a renoncé à la rime, aux alternances de genres, aux coupes régulières, aux strophes.

Son vers; l'hendécasyllabe, car en le disant décasyllabique on fait injure à la tonicité méridionale et à ses coupes diverses, son vers, en obligeant le lecteur à ranimer toutes les syllabes, à rendre à toutes leur tonalité, correspond, seul, au particulier génie d'une langue scandée mais qui ne connaît pas de véritables muettes.

Ainsi dépourvue de toutes les figures extérieures de la poésie, la poésie du *Poème du Rhône* naît des événements, de leur transfusion mystique; elle filtre d'entre les mots, de leur timbre, de leur rythme intérieur aux variations perpétuelles selon les accords; elle s'exhale de la vie même, du mouvement moral des choses et des êtres disposés par le génie du poète, sans l'artifice d'aucun procédé, ni d'aucune illusion prosodique. Comme le Rhin roule ses lieds, comme l'*Odyssée* elle-même emporte avec ses dieux des secrets de métier et des recettes de cuisine, le *Poème du Rhône* contient la vie d'un pays et sa poésie. Mais alors que le Rhin est resté pour le Germain un appel de conquêtes, le Rhône ne porte que bonheur, enchantement, civilisation, sans parler de ce jour où, revenu navigable, de quelle prospérité apaisante n'inondera-t-il pas les peuples et jusqu'à ceux de l'Europe centrale!

HORIZONS

Voilà donc dégagés quelques-uns des éléments du secret mistralien. Ils nous conduisent doucement vers les vrais principes de l'esthétique classique ou plus exactement d'une esthétique générale, esthétique liée à la vie morale des peuples et à la véritable fonction du Poète.

Ces éléments, ou plutôt ces charmes expliquent déjà la souveraine vertu de l'œuvre du Maillanais et ils en préparent la féconde pérennité, même si quelque jour disparaissait la langue d'oc.

Frédéric Mistral a réussi, par un esprit classique et une pensée

ournée vers l'universel, dans la tentative où le romantisme, désaxé par une poésie forcée, encombré de défroques théâtrales, avorta, où le réalisme, parent pauvre, déçut. Il a réussi à constituer un art total, à la fois absolu et défini.

Il eut pour l'aider dans cette victoire sa foi catholique. Son catholicisme est la flamme secrète qui dispense sur ses compositions une si juste lumière, une si profonde confiance, une si haute fin... Avec plus de rigueur, il tient le rôle de la purification antique. La France occitane, comme nous le proclamions naguère à Skyros, n'a-t-elle pas répondu par la chevalerie au culte hellénique du héros?

Où sont, depuis la littérature orale, les mystères et les romans de chevalerie, les poètes d'inspiration essentiellement catholique? Tous procèdent d'une raison issue de la culture ou sont esclaves de la seule sensibilité? Ce fut donc pour Mistral une force singulière que de s'éclairer à la même foi qui forma notre civilisation et qui la domine encore.

Aucun de ses poèmes n'impose plus fortement que le Rhône ces vérités. Tout y est gallo-roman, c'est-à-dire plus gaulois que romain (*Sian gau-rouman e gentilome*). Faut-il ici ajouter que dans presque toutes ses œuvres l'amour reste pur, en deçà des consommations, ainsi qu'il fut dans les romans de chevalerie, parce que leur haute sagesse avait découvert que si l'amour insatisfait élève l'âme, l'amour repu la saccage.

Mistral, en renouant ainsi avec les grands éléments moraux, avec certaines figures trop effacées de notre tradition naturelle, en les incorporant, pour élargir son domaine, à l'esprit classique, en délivrant son œuvre de toute imitation étroite, en l'affirmant dans la continuité a donc été le grand annonciateur de développements futurs et, comme doivent l'être les grands poètes, un Civilisateur.

L'horizon désormais s'approfondit. Le poète devient chef de peuple. Il le savait et il le voulait, mais par les seules voies de la poésie. Souvenez-vous du chant VIII de *Calendal* et de cette définition:

*Les poètes qui des aïeux
Louent les vertus dans leurs vers doux et clairs
Touchent, enchantent, polissent
Et civilisent l'homme dur (1).*

(1) *.E li troubaire, que di rèire - Nous lauson li vertu dins si
vers dous e clar, - Tocon, encanton apoullisson - E l'ome dur
abourgalisson.*

Pour cette fin sublime qui *tremudo l'ome en Diéu* et pour
parer au malheur, il a bâti son œuvre. Si la strophe était vraie:

*Les beaux diseurs sont morts
Mais les voix ont clamé,
Sont morts les bâtisseurs
Mais le temple est bâti.
Aujourd'hui peut souffler
La bourrasque du nord,
Au front de la Tour-Magne
Le saint signal est fait (1).*

(1) *Soun mort li bèu disèire - Mai li vouès an clanti; - Soun
mort li bastissèire, - Mai lou tèmple es basti - Vuei pòu boufa -
L'aourouso mala magno - Au frount de la Tour Magno - Lou sant
signau es fa.*

Cette strophe serait vraie tout entière et sur tout dans sa
seconde partie car, par l'imperceptible labeur des temps, un temple
s'érige dont le mystère n'attire plus seulement les populations de
Provence. Il s'empare plus fortement encore des meilleurs esprits
de France et des nations de choix. A l'image du fier et vigoureux
Calendal, les jeunes générations cherchent dans le sport une
élévation.

D'autres, à la ressemblance de ce fruste "fidèle d'amour",
vont, pas à pas, ne fut-ce que par les "scouts" et les "éclaireurs",
vers une chevalerie nouvelle. Retours vagues et inconscients à la
lointaine mystique celte, vers ce culte essentiel de l'âme chère au
peuple de France, de siècle en siècle vainement altéré par les
invasions, les institutions ou les cultures trop pratiques.

Qu'ils le sachent ou l'ignorent, c'est à ces fraîches âmes autant qu'aux jeunes hommes de son pays, que Mistral s'est adressé dans son objurgation:

*Vous autres les jeunes gens,
Qui savez le secret,
Faites que point ne croule
Le monument mystique:
Et en dépit
De la vague qui le sape,
Apportez votre pierre
Pour hausser le monceau (2).*

(2). Vous àutri, li gènt jouine - Que sabès lou secrèt - Faguès que noun s'arrouine - Lou mounumen escrèt; E mau-despiè - De l'erso que lou sapo,- Adusès vosto clapo - Pèr mounta lou clapié.

Ces phrases sybillines s'appliquent tout naturellement, et je le sais fort bien, à la Cause félibréenne, mais on va voir précisément comment Mistral plus il serre de près son but premier et majeur, mieux il nous livre le secret de toutes ses harmoniques.

C'est en creusant profondément son sillon maillanais que le poète-patriarche parla à l'univers et qu'il réussit à retrouver le principe du classicisme: arracher leur part d'infini ou mieux leur relation avec l'infini aux formes les plus définies. Rien d'œcuménique hors d'une substance vraie et limitée... Goethe déjà, mais après combien de luttes et sans l'harmonieuse et gaie prédisposition du Maillanais, s'éleva jusqu'à lui-même sitôt qu'il eût découvert cette double discipline de la limite et du réel poétique. C'est dans Wilhelm Meister qu'il démontre avec tant de précision l'action bienfaisante sur la paix de l'âme d'un métier déterminé lequel, par sa limite même induit en sagesse. Et plus tard, dans Poésie et Vérité, Goethe fait l'autre découverte, celle de la vraie poésie: « donner au réel une forme poétique, au lieu de chercher comme tant d'autres à réaliser ce qui s'appelle le poétique, L'imaginatif, de quoi il ne résulte que sottises ».

C'est, en effet, un phénomène bien singulier et qui confirme

ces réflexions, que d'observer à quelle négation, à quel vide aboutissent les chimériques et ceux des écrivains qui veulent tout connaître, enfermer la masse confuse des choses dans un coffret aussi étroit que leur personne et, par exemple, devenir comme on dit aujourd'hui, des écrivains "européens". En s'efforçant d'enclorre dans leurs courtes limites la complexité, les contradictions, les nuances d'innombrables pays, de multiples individus, d'innombrables psychologies et images, ils arrivent à ne rien saisir, à ne rien éclairer. Leurs ouvrages versent dans la confusion ou dans les bizarreries décevantes et énigmatiques. Bien au contraire, les œuvres qui se bornent à un seul fond, à un thème réduit, qui l'approfondissent et l'épuisent, celles-là confinent bien vite à l'éternel, poussent jusqu'au tuf de l'humain, suggèrent tout ce qu'elles n'expriment pas.

CONTRE LES DESORDRES

Mistral est donc à l'origine du vaste mouvement de retour vers le classicisme dans les belles-lettres, vers la réalité stylisée dans les beaux-arts, vers le réalisme impératif en politique. Induction subtile, aux traces à peine saisissable mais évidentes.

Aujourd'hui que nous vivons parmi les développements qu'ont pris ces diverses figures d'une même tendance, aujourd'hui que l'épanouissement des conséquences nous voile les causes, il peut paraître à première vue quelque peu excessif d'affirmer ce fait d'histoire esthétique.

Cependant, que l'on veuille bien se rapporter à cette période qui va de 1850 à 1860, période pendant laquelle s'accomplirent, par la volonté de quelques hommes, la première réunion d'Arles (29 août 1852), la mystique assemblée des sept de Fontségugne (21 mai 1854), et les premières fêtes félibreennes. Quelle était alors la situation intellectuelle et esthétique?

Nous vivions dans l'absurde pour la pensée, dans le pittoresque ou l'archaïsme pour les formes, enfin dans le désarroi des âmes et des sensations. C'était le règne de l'incoordination et comme un divorce total entre les éléments de l'être et leurs

processions dans la connaissance intellectuelle ou artistique

Rousseau, le mauvais Châteaubriand (son pessimisme systématisé et son dégoût), Vigny, Hugo, Mme Sand étaient les dieux souverains. Rien qui fut naturel et simple ne commandait. La pensée s'efforçait vers d'imaginaires infinis; les mœurs se "bovarysaient" sur d'artificielles exaltations; le goût s'exacerbait tantôt vers un abstrait démesuré et vain précisément à cause de cette démesure, tantôt vers un réalisme crapuleux, impénétrable l'un à l'autre et, de ce lait, stériles. Pétitions de principe à la base de tout: de la mode, d'une conversation, d'une opinion politique comme du plaisir esthétique. L'idéologie tenait lieu de raison, le délire de sentiment, l'artifice de sensibilité et la phraséologie de langage.

En politique, on professait les plus folles utopies sans considérer les conditions psychologiques et ethniques des sociétés. Les idées de la Révolution étaient l'exclusive vérité révélée et déjà, grâce à ce tumulte où l'âme s'abolissait par ses propres démesures, le mot d'ordre « enrichissez-vous », avant que l'argent gouvernât, gouvernait les consciences.

La métaphysique allemande rôdait sur nos penseurs et sur nos professeurs. Nous hésitions à affirmer notre réalité et notre propre existence ou, si nous les affirmions, c'était sans retenue, avec une sorte de frénésie germanique. Comment avoir confiance en elles puisqu'elles nous laissaient toujours insatisfaits? Aussi dans les lettres et dans les arts rien n'était beau qui ne vint de l'étranger: nous demandions notre inspiration à Shakespeare, à Ossian, à Byron, à beaucoup moins que ces puissants génies, à leurs défroques, et surtout à un état d'esprit sombre et défait, si nettement contraire à notre état naturel de joie et de victoire. Nous n'étions plus guère français, sauf dans les œuvres d'inspiration moyenne. L'art bourgeois, si l'on peut dire, devenait l'art typique de France, l'art national, comme si les hautes vertus, les sentiments candides ou héroïques, les pures ou sublimes visions, cette plate nation dut toujours les recevoir d'ailleurs !...

REACTION DU POETE

Nous ignorions que cette inspiration élevée, ces figures grandioses et vraies, nées du sol, familières mais avec majesté, sublimes mais en se jouant, dormaient là chez nous, toutes proches, quotidiennes et fraîches comme l'est encore, à nos imaginations Nausicaa, et limpides comme la source à laquelle le pâtre altéré boit chaque jour. Personne, ni écrivain, ni artiste, n'avait encore songé à demander aux choses et à la conscience commune leurs enchantements.

Un homme des villes se fût ridiculisé en affirmant des vérités aussi simples. Il fallut, par un providentiel effet d'opposition ou, si vous voulez, d'antithèse, qu'un paysan mais grand lettré, - entouré d'autres hommes de la glèbe, d'autres hommes enracinés et dédaigneux du cosmopolitisme parisien, retrouvât dans son humble village, au berceau des choses, la seule doctrine. L'esthéticien n'eût convaincu personne. La pure silhouette du villageois inconnu, dont la voix chantait selon l'éternelle naïveté, enchantait.

La preuve vivante était faite que la France avait un art et un destin propres, puisque l'une de ses provinces imposait à l'admiration des formes encore plus définies. On commençait à perdre le goût des identités, des absolus, des unifications, et celui des contrastes superficiels, péril mortel de l'art, pour retrouver le goût sain de la limite, du fini, des différences, charme souverain de la vie et des êtres. Merlin s'était dressé dans la forêt obscure, Merlin le Civilisateur. Telle jadis l'exquise Marie de France marquant dans le prologue de ses Lais pourquoi, renonçant aux histoires anciennes, elle préférait s'inspirer des récits et chants de nos campagnes:

*Por ce començai a penser
D'aucune bone estoire faire
Et de Latin en Romanz traire,
Mais ne me fust gaire de pris,
Itant s'en sont autre entremis;
Des lais pensai qu'oïz avoie (1).*

(1). Pour lors me prit à penser - A quelqu'agréable histoire a écrire - Traduite du latin en langage roman; - Mais il ne m'en fut venu guère d'honneur - tant ils sont qui ont fait de même; - lors je pensais aux lais ouïs par moi.

LE CIVILISATEUR

Maintenant nous allons voir, avec un parallélisme saisissant, à quel point l'œuvre du poète civique correspond exactement à celle du poète ingénu. L'un, sous l'angle esthétique, l'autre sous l'angle moral constituent une somme que, mystérieusement, leur génie aère et illumine. « Il faut de tout pour faire un monde » ne cessait de répéter notre maître.

Selon cette règle d'or, Mistral ne cesse de dominer et de juger parce qu'il ne rapporte jamais rien de ce qu'il chante à soi, ne l'isole jamais ni des autres éléments naturels du pays ou du temps, ni des siècles et ne le sépare pas davantage du mystère qui l'entoure ou en émane.

Il ne fait pas que chanter les barques qui descendent le Rhône, les mœurs des rouliers ou les actes des Papes, les jeunes filles qui cueillent les feuilles du mûrier, le grouillis de la foire de Beaucaire, le combat de Vincent et d'Ourrias, la bagarre des Compagnons du Tour de France et leurs énigmes, les procédés des pêcheurs de Cassis et les mœurs des poissons, les coutumes des paysans d'Arles, la passion de Mireille pour un jeune vanier... Il y a aussi dans ses poèmes le paysan et le prince, le bourgeois et le troubadour, les seigneurs et les brigands, les courtisanes et les vierges, il y a les préceptes de chaque métier et la légende de chaque paysage, il y a l'ouvrier et son langage, il y a la parole de Dieu, et les fées y passent entraînant leur lumineux sillage.

Ainsi pourrais-je interminablement énumérer, comme pour le *Poème du Rhône*, tous les éléments, des plus simples jusqu'aux plus élevés, dont débordent ses poèmes. Ainsi Mistral a-t-il chanté les mêmes objets que chantent les autres poètes et les meilleurs. Mais lui ne songe plus à lui: ces choses, ces êtres, ces sentiments, il les dispose selon la double hiérarchie de la terre et du ciel, selon

les proportions et dépendances qui sont l'harmonie des valeurs comparées. Son poème nous rend l'ordre même que la nature tient de Dieu ou des dieux. Il nous fait percevoir l'ordre humain au cours des temps, c'est-à-dire la leçon de l'histoire. Il recrée sous une forme idéale tout son pays et tout le passé de ce pays.

Il nous montre ce qu'il fût, surtout ce qu'il a voulu être. Car l'homme sourdement se méprise et bénit qui le trompe sur sa misère ou l'enchanse pour un effort nouveau.

Mistral ne détache aucune partie de l'ensemble. Il ne favorise aucune d'entre elles. Il les accroît de toutes les grandeurs morales, des significations supérieures dont elles se sont pourvues au cours des siècles. Il les place toujours en exacte lumière, n'éclairant aucune au détriment de l'autre et, selon leurs vertus, les illumine des lumières humaines de l'âme ou des lumières de l'au-delà.

Il est vrai, en même temps que surnaturel. Il ne méconnaît rien de toutes les forces qui forment un monde et qui, par l'accumulation des souvenirs et des volontés spirituelles, ont épuré la nature et constitué peu à peu sa civilisation. De même qu'il a fait naître de la réalité la poésie, de même il réconcilie les éléments que d'autres, à plaisir, opposaient. Il faut de tout pour faire un monde.”

S'il était permis, en telle matière, d'employer une comparaison triviale, je dirais qu'à côté des poètes qui, si savoureux qu'ils soient, ne présentent qu'un plat ordinaire ou extraordinaire, Mistral nous offre l'aliment complet. Il contient tous les sucs, toutes les substances.

Il nous les offre dans leur réalité stricte, dans leur limite naturelle et humaine, et soudain nous nous apercevons que cette limite s'ouvre à l'infini, parce qu'ainsi grandis de tout leur rôle historique et humain, ces choses où ces hommes trouvent une éternité. Ils deviennent des intersignes qui prolongent leurs sens, leur vie spirituelle dans ces domaines incertains et souverains du mystère où le poète habite.

Intersignes, c'est-à-dire guides spirituels, ces forces poétiques

conservent l'image héroïsée de ce qui fut; elles deviennent un phare qui guide, qui commande aux hésitations des hommes à venir. Ce double mouvement de maintenance et de préfiguration, voilà proprement la *civilisation*.

Ainsi, en mettant chaque chose à sa place, le poète la relie à toutes ses fraternités les plus immédiates et les plus lointaines. Il lui confère ou lui restitue sa double vie entre le passé et l'avenir. Il est, selon la parole antique, le devin et, selon la formule du gay-savoir, le trouveur. Et si, comme Mistral, il exerce son action sur un pays, sur un peuple entiers, il devient un régulateur, un civilisateur. Comme Orphée, comme le prêtre, par la seule musique de ses accords, il construit la cité, orchestre les cœurs et positivement civilise.

Rien de chimérique dans ce grand œuvre, rien que la découverte inspirée des lois naturelles et surnaturelles. Aussi ai-je tout à l'heure montré que socialement et poétiquement Mistral voulut que toute pensée saine se fondît en la transfigurant, sur une réalité et lui-même, poète de sa terre et de son peuple, il devint le poète de toute la terre, de tous les peuples, de tout ce qui est humain.

En un temps où chacun cherchait à se dissocier, à se distinguer du voisin, à extraire des systèmes particuliers et des impératifs de "puissance" des pires individualismes, cette doctrine, qui est celle même de toute société humaine, fut une véritable révélation au sens religieux du vocable. Par la poésie elle restaurait même la vérité religieuse, qui est d'ordonner les choses par rapport à tous les hommes et non en fonction d'un seul, eût-il du génie.

PROVENCE

Ainsi, d'une part, dans le tourbillon romantique et social qui nous entraînait à je ne sais quels abîmes, Mistral et sa pléiade félibréenne apparurent comme des modérateurs; tandis qu'au contraire, dans la vie intime de notre pays, dans la vie particulière de chaque province, ils furent des accélérateurs, des animateurs. A chacun ils donnaient la notion précise de lui-même, de sa mission,

mais aussi de sa limite, de son infini, mais aussi de sa relativité.

Ne fallait-il pas éclairer ce double mouvement pour trouver le vrai Mistral, pour le dégager des gloses faciles, pour découvrir, au delà de la Provence et de "la Comtesse", le secret de sa suprématie et, par une intelligence nouvelle de ses poèmes, du plus typique d'entre eux, le *Poème du Rhône*, fixer les parallélismes entre l'esthétique et le sens social et civilisateur de cette poésie. Ainsi comprendra-t-on enfin pourquoi il n'y a ni excès ni vanité à tenir Mistral pour le plus grand des poètes de France, puisque son œuvre ouvre, et par son inspiration et par son enseignement, pareil éventail. Lequel de nos poètes lui opposerait-on ?

Telles de ces perspectives surprendront ceux qui l'ignorent et peut-être même certains de ses disciples. Elles naissent cependant du monument qu'il a élevé dans sa jupitérienne solitude. Il ne faudrait pas oublier, si d'aucuns prétendaient que tout est plus simple, d'abord les phrases énigmatiques dont j'ai rapporté quelques exemples au cours de ces pages, et ensuite ces vers d'un singulier poème des Olivades, véritable examen de conscience qu'il a appelé lui-même: "l'Archétype":

*Bah! sur la mer de l'histoire
Tu fus, Prouvènço un pur symbole,
Un mirage de gloire et de victoire,
Qui sur le sombre désordre des siècles transitoires
Permit de voir un éclair de beauté.*

Enfin, qui oublierait que Mistral, dans l'Ode aux Catalans, a poussé ce cri de fidélité:

Sian de la grando França e ni court ni coustiè

dont le sens s'étale désormais.

CELTISME

Mistral, avec cette sagesse de prince qui lui valut de toujours dominer les pires et les meilleurs compagnons du réveil félibréen,

de même que les plus éminentes têtes qui le fréquentèrent - le grand Rodin devenait auprès de lui un enfant timide! - Mistral ne nous invite-t-il pas ainsi à l'interrogation et aux réponses qui font l'objet de cet essai? Dans les vers que je viens de citer, tout comme dans le biblique poème des mêmes *Olivades* testamentaires, "Mon Tombeau" (1)

(1). Sous mes yeux je vois l'enclos - Et la réverbérante coupole - Où comme les colimaçons - Je me tapirai dans la pénombre.

Suprême effort de notre orgueil - Pour échapper au temps vorace, - Cela empêche-t-il qu'hier ou aujourd'hui - En long oubli vite se change - Et quand les gens demanderont - à Jean des Figues, à Jean des Guêtres: - « Qu'est-ce que ce dôme », ils répondront: - « Ça c'est la tombe du poète »

« Poète qui fit des chansons - pour une belle Provençale - qu'on appelait Mireille: elles sont - comme en Camargue les moustiques, éparpillées un peu partout». Mais lui demeurait dans Maillane - et les anciens de ce terroir, - L'ont vu roder dans nos sentiers.

Et puis un jour on dira: « C'est celui - qu'on avait fait roi de Provence - mais son nom ne survit plus guère - que dans le chant des grillons bruns. »

Enfin, à bout d'explications on dira: « C'est le tombeau d'un mage, car d'une étoile à sept rayons, le monument porte l'image. » poème où il scande le cheminement de la gloire par l'effacement des souvenirs au cours des siècles, Mistral décèle par brefs éclairs la haute ambition de son œuvre. Et point seulement ces ambitions de seule poésie que l'univers entier a proclamé, mais ces autres fins que l'on découvre si, au delà des harmonieux effets, on cherche les causes d'un aussi haut résultat.

L'"humble écolier du grand Homère", le successeur de Virgile selon la formule sempiternelle, et, reconnaissons-le, excusée par le salut si naturel qui ouvre *Mireille*, cède le pas au grand poète autochtone. A un poète qui relève la tradition celtique des chevaliers et des trouvères, qui ne prend plus son inspiration hors de son pays ni hors du peuple, on l'a vu tout à l'heure, mais la

demande à ce pays et à toute sa population.

Ce "celtisme" de Mistral, quand je l'exposai naguère, ne fut pas sans provoquer résistances et protestations. Par contre, des esprits de la meilleure souche française approuvèrent cette thèse. Pour l'éclairer et l'imposer précisons-là. Ne ressentirait-on point, en somme, un juste orgueil que Mistral soit non plus je ne sais quelle réplique dialectale d'antiquité, une sorte de doublure du vieillard de Tarente, comme tant de lettrés parisiens l'insinuent, mais, sous cet autre aspect, le poète doué d'un génie totalement personnel et plus spécifiquement, plus harmonieusement français que tant d'autres bruyamment glorifiés?

CIVILISATION MERE

Alors on comprendra que la cause voilée du rayonnement extraordinaire de sa poésie, prestige inexplicable s'il n'était que le simple écolier classique, c'est précisément ce génie propre qui l'anime sans la détacher en rien du "bloc latin". Bien au contraire, cette exégèse nouvelle du Maillanais va nous permettre de corriger ou plutôt d'élargir une expression impropre et de fixer de la civilisation- mère une notion juste et pleine.

Cette civilisation n'a pas d'existence ethnique. Elle ne vit que du soleil et de la mer, sources de sociabilité. Elle ne prédomine et ne devra prédominer que spirituellement, jamais au service exclusif d'aucun impérialisme national. Aussi lui ai-je dès longtemps donné le nom, assez répandu maintenant, de *civilisation méditerranéenne*.

Ce climat l'a enfantée, mais comment?

Le génie purement romain, je parle de la Rome antique, est un génie pratique, administratif, puissant dans l'immobilité, conformiste dans le mouvement. Il manque à Rome on ne sait quels lointains, quelle folie, quelle générosité, à sa grandeur quelle aisance Spirituelle. Elle est sèche, mécanique; elle a la sûreté d'un rouage, mais aussi sa rigidité implacable et sinon sa fragilité du moins un automatisme bien limité; elle a en guise de souplesse des

articulations géométriques.... juridiques. Raisonnable, elle n'est pas inspirée. Le code domine le chant. Tout y est déjà rationnel et voilà déjà le reproche germanique contre la France...

Rome a fourni des modes seconds, des méthodes de conservation ou d'extension pratique; mais qu'a-t-elle inventé? Ses artistes copièrent en refroidissant; ses poètes pastichèrent en abolissant l'âme subtile des œuvres; ses historiens ont la prudence ou cette astuce des gens de loi, mais la hauteur ou l'élan du philosophe leur manque. Son excès de mesure, ou plutôt sa résistance au hasard comme au mystère, résistance issue de l'orgueil, abolit le souffle, la générosité, si elle crée des âmes fortes pour les entreprises qu'elle voulait universelles, éternelles. Rome osât organiser le monde, commença ce grand œuvre et n'échoua peut-être que pour avoir oublié l'âme. Tout en elle crie cette insensibilité périlleuse. Tout, car même son architecture, utilitaire, militaire ou civique, étonne plus qu'elle ne séduit.

Sa littérature aspire, sans y atteindre, à cette ardeur qui transmet aux hommes une féconde angoisse. Le *Songe de Scipion*, quelques passages de Tacite, parfois le rude Sénèque font à peine exception. Il y a Virgile qui, à côté de l'*Enéide*, évoque l'Enfant et la Sybille. Ses grands vers vont souvent poussés au vent des aigles. Virgile était Mantouan, de cette Cisalpine que les Celtes tenaient, et cela s'accorde bien profondément avec notre exégèse de Mistral...

La Rome antique, malgré sa volonté de puissance et sa puissance civilisatrice, a donc manqué de ce mystère, de cette ardeur enchantée, de cette inquiétude sacrée qui habitait Eleusis, Samothrace et la "flottante Délos", qu'Aristote et Pythagore allèrent quérir dans les temples d'Egypte ou d'Asie, et peut-être même chez certains peuples celtiques, que Dionysos avait ramené sur son char des solitudes du Sapta-Sindhou, dont Eschyle et Sophocle devaient faire le secret de leur extase tragique, qui exaltait Pindare dans la recherche du rythme créateur de *tension*, c'est-à-dire d'héroïsme, qui hantait l'ombre intérieure du Parthénon, inspirait Platon, après avoir commandé à la hiérarchie homérique, cette âme qui transfigure la vie, et qui flottante encore dans la Provence phocéenne, revêt toute chose d'un charme

ineffable parce que, fille de la plus lucide raison, elle ne refuse aucune des forces venues de l'au-delà. Elle les repousse d'autant moins depuis qu'elle a éprouvé l'action du messianisme juif et reçu de Galilée la bonne nouvelle venue du royaume "qui n'est pas de ce monde"!...

A l'autre bout de cette Méditerranée, creuset des génies les plus contrastés, le pays qui devait un jour relever le Mameau, représenter l'esprit humain dans sa forme la plus harmonieusement définie, la Gaule, la France future, était habitée par des populations où veillait un autre aspect du mysticisme humain: l'esprit rêveur, intuitif, nostalgique, l'âme désintéressée et inquiète des Celtes.

Le grand peuple celte est ce flot d'hommes qui, sans s'exprimer jamais littérairement, (du moins dont il ne reste que débris interpolés), a peuplé et peuple encore les villages depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Atlantique, qui durant des siècles menaça, de sa mobilité impétueuse, toutes les civilisations, poussa jusqu'aux Indes, après s'être arrêté devant Delphes, qui, le premier, prit Rome et un peu partout attacha son nom à d'innombrables provinces. Saint-Jérôme ne reconnaissait-il pas chez les Galates de la future Ankara le même langage que chez les habitants de Trèves!

Grand peuple méconnu, d'un génie réfractaire aux contraintes mais soumis à des règles secrètes, génie volatil qui n'a, dis-je, jamais réussi à se fixer, l'effort des troubadours et "fidèles d'amour", Cercamon, Poitiers, Rudel, Bertran de Born, Marcabrun, Ventadour, et Faidit, et Riquier, son plus pur élan, ayant été brisé. L'auteur de *Calendal* et du *Lion d'Arles* est le premier grand poète qui soit parvenu à cristalliser harmonieusement, puissamment, le génie de ces paysans éternels.

Les différences, les directions en apparence contradictoires du génie français, dont j'ai décrit plus haut les ravages dans nos belles-lettres, la verdure lyrique du moyen âge des cathédrales, la régularité un peu mécanique du XVI siècle, suivie de l'ordonnance somptueuse et profonde du XVII enfin la folie romantique, si séduisante aux esprits décentrés, dépendent toutes des alternances d'influence entre ce fond et les éducations. Je dis *influence* et non

comme certains partisans, *tradition*, car si vivace que reste ce fond ethnique et bien qu'il sourde, çà et là, avec une singulière vigueur, la France. dans ses parties hautes, ne s'inspire que d'une seule tradition ordonnée, puissante et mère: la tradition gréco-latine et chrétienne, constituée par et à travers la Méditerranée. Seule cette tradition a établi un humanisme qui veut dire continuité de l'homme, refonte et progressive amélioration de l'homme par l'homme.

MEDITERRANÉE

La Méditerranée, cette "coupe sainte", a été pour le Maillanais et doit rester pour nous, je le crois ardemment, la matrice, l'ordonnatrice, si la terre et les forêts de notre histoire provençale ou française furent les inspiratrices. Dans le ton bleu-vert, dans le glauque divin des eaux méditerranéennes, se cache une vertu aussi miraculeuse que celle du soleil. Aucun spectacle n'est plus pur ni mieux tempéré que le spectacle formé par un cap roux, couvert de frondaisons vertes affrontant la masse mouvante et bleue. L'idée de la perfection, le sens de l'équilibre et des rapports, la notion de purification, ne pouvaient, ne devaient naître que devant cette fresque vivante, véritable vision de rêve pour un fils des climats durs et gris, vision de vérité pour le méditerranéen où nul détail ne choque, où rien de disparate, de sale et de laid n'offense le regard. Ce miracle et ce mirage pénètrent entre les terres pour les unir, l'une par l'autre, les féconder, tuer en elles le sens de l'exclusif. Là se devait concevoir l'âge d'or, là devait se constituer cette esthétique du "beau idéal", selon l'expression des esthètes septentrionaux. Ce "beau idéal" est, par la Méditerranée, un réel quotidien. De la couleur même des eaux, ce bleu-vert diapré de violet, émane j'en ne sais quelle vertu apaisante et forte, je ne sais quelle voluptueuse féerie qui enchante et domine toute imagination. Cette coloration me semble, complexe et musicale, une clef de sensibilité. Elle enveloppe l'âme d'une sorte d'ivresse calme et prolonge des harmoniques qui se refusent à l'analyse mais colorent, illuminent, adoucissent toutes les façons d'être et de vivre. Prédisposant au bonheur celles-ci conduisent vers la bonté et vers la raison. Croyant au bonheur, comment refuserait-on de lutter pour le réaliser ou le sauvegarder?

Tous ces enchantements naturels, n'est-ce pas eux qui, dans les premiers âges, ont adouci les rudes, les gutturaux langages cimmériens et enseigné aux hommes le sourire? Relisons l'une des plus belles strophes de l'ode à la race latine:

*Cette mer toujours riante
Dieu l'épancha de sa splendeur
Comme la ceinture éblouissante
Qui doit lier les peuples bruns (1).*

(1). Aquelo mar toujours risento - Dièu l'escampé de soun clarun, - Coume la cencho trelusènto - Que deù liga ti pople brun.

Sur ces rives, en effet, la vie est si belle que même sur le malheur, les choses épandent un divin apaisement. Le sourire naît également de la joie et de la résignation. L'enfant grec sourit à l'étranger, et c'est parce que Mistral a chanté: *chez nous, c'est en souriant que l'on meurt, étant de race d'innocents*, que d'Annunzio, notre frère d'Italie, écrivit naguère devant le péril septentrional ce vers admirable:

Nous sourirons quand il faudra mourir

Pour la même raison sourient nos figures d'apogée: le sphinx d'Égypte et la Chimère de Delphes, les Korès de l'Acropole et les marbres d'Égine, l'Ange mutilé de Reims, les Léonard de Vinci... Mireille, Calendal, Nerte, comme Iphigénie et Phèdre élèvent devant les désastres la même sérénité. Par une même opération morale, Jésus sur la croix voulut sourire, tout comme le chic souverain de notre gavroche c'est d'"avoir le sourire", le sourire... suprême victoire de l'homme sur soi, sur les hommes, sur les choses et les événements; le sourire, première délivrance de la matière, parure du héros et du paladin, cet héritier occitan et chrétien du demi-dieu hellénique.

L'EQUILIBRE MISTRALIEN

Ainsi depuis des siècles, nous nous efforcions de fondre, d'incorporer les unes aux autres ces diverses tendances, ces divers génies. Nos sautes littéraires et esthétiques résultaient de l'action prépondérante de l'un ou de l'autre. On vient de voir comment Mistral est le premier créateur qui soit, dans sa poésie, parvenu à un équilibre parfait, à un équilibre modérateur, entre ces disparates éléments. Il les a pliés à une loi empruntée à Homère, à Pindare, à Horace et à Virgile, mais nourrie, suranimée par le vif sentiment, par la fraîcheur pittoresque, par la bonne humeur et le pur élan qui éclairent les chansons de geste, les chante-fables, la poésie des troubadours et qui, aux lyriques du romantisme même, communiquent tant de séduction.

D'ailleurs quel moyen plus naturel pour retrouver l'âme impulsive, encore qu'un peu folle, des bâtisseurs de cathédrales, des conteurs de légendes, que de rester dans son village et d'interroger les paysans, les simples, tout ce peuple encore vierge de toute déformation politique, sociale ou intellectuelle? Ainsi Mistral, par ailleurs cultivé à l'extrême, fit de l'unité.

Niera-t-on la parenté de *Nerte* avec *Aucassin et Nicolette*, celle de *Calendal* avec les *Lancelot* et les *Gauvain*? Le *Lion d'Arles* comme tant d'autres de ses hymnes le *Bâtiment* ou la *Fête parthénienne* - qu'est-ce sinon de brèves gestes, ou des vitraux, ou des frises? Les strophes que voici, qui évoquent la théorie des filles d'Arles, n'unissent-elles pas licornes, blasons, panathénées et jusqu'au "prince à la fleur" de Cnossos avec un art, un charme inattendus, nous révélant tout à coup à travers les siècles une poignante parenté:

*Celles de la Roquette
Tiennent en main la fleur
Elles sont héritières
De l'empire romain*

.....

*Celles de l'Autare
Sont filles de Pallas
Et les premières
Ornèrent Arelas...(1)*

(1). Li Rouquetiero - Tenon la flour en man - Soun eiretiero - De l'empèri Rouman... - Li Auturencu - Soun filho de Pallas - E proumierenco - Ournèron Arelas...

Comme nous voilà loin du "pâtre" lamartinien, du félibre familial, du bucolique aimable! Une frise hiératisée et se déploie soudain d'un bout du monde méditerranéen à l'autre bout, de l'Occident à l'Orient, de la Galatie au Portugal. Elle nous révèle dans sa grâce altissime l'originalité de Mistral. Lequel de nos poètes français, autant que lui et tout en faisant reflorir les disciplines grecques et romaines, a gardé la sève originelle? Surabondante cette sève, comme bourgeonnent sur nos cathédrales une faune et une flore capricieuses, alimentée en fraîcheur, en limpidité, en surprises perpétuelles la poésie mistralienne. Elle nous apporte une substance nouvelle, mais ordonnée selon l'esprit que l'Apollon delphien fixa pour l'éternité, qui, à travers la Méditerranée maternelle, aborda en Gaule sur les neufs phocéennes et qui veille aujourd'hui au seuil de Maillane.

LE SECRET

Ces secrets de la vie spirituelle, ces solutions de problèmes séculaires de la civilisation, Mistral les a donc découverts ou retrouvés, en effet, selon les principes delphiques, en interrogeant, en connaissant tout à fait son seul pays. Ces paysans qui, à travers les bousculades historiques demeurent, sont les chefs de toute vérité, ainsi que le proclame l'admirable *Espouscado* (Eclaboussure), la "sirvente" qui, attaquant en invective villageoise, se termine en ode épique. Car la sagesse du Trismégiste a raison: *tout est dans tout* et de la terre qu'il faut, en fin de compte, toujours "remuer" s'élèvent les vérités premières (1).

(1). C'est ici qu'il faut relire la sublime strophe de l'*Espouscado*, l'apostrophe aux paysans éternels: « Mais les aînés de la nature - Vous autres les gaillards bruns - qui dans l'antique parlage - avec les filles caquenez - n'ayez donc peur... du pays vous resterez maîtres. »

En ranimant la langue provençale, en pénétrant le génie total de sa province, depuis les besoins et droits particuliers jusqu'aux plus larges ambitions, depuis les plus humbles réalités jusqu'à leurs liens avec l'universel, Mistral a réduit toutes les antinomies esthétiques, réalisé l'équilibre entre les diverses vertus françaises, incorporé en une création, dont plus tard seulement la puissance totale apparaîtra, l'âme et le naturel celtique au rythme et à la pensée méditerranéenne et ainsi positivement parachevé l'humanisme français. Ceci a ordonné cela.

Aussi n'est-ce point parler *pèr excessum* que l'appeler le Chevalier de France l'Humaine, le paladin de France-la-Grant, l'Annonciateur. Pour préciser mieux tous ces noms, pour les ramasser en un seul, je l'ai nommé enfin le Civilisateur...

Le Civilisateur: celui qui dirige, celui qui tempère, celui qui réconcilie. Il nous a par son œuvre et par son exemple, par le spectacle d'une étonnante victoire sur l'orgueil personnel, sur les habitudes, sur les institutions, sur les antagonismes esthétiques qu'il ramène à l'unité, enseigné la Provence et par la Provence la France intégrale, par celle-ci l'humain.

En nous contraignant à nous connaître et à tout connaître au travers de nous, il nous a obligé à prendre possession de nous-même. Il a délimité et mesuré ce qu'il appelle dans *Calendal* le "pontificat de la nature". Il a enseigné la même méthode à d'autres nations européennes menacées de confusion ou anxieuses de résurrection. Les particularismes qui partout reparaissent, apportant aux peuples et aux nations de nouvelles naissances, sont nés de lui.

Il a ramassé toutes nos énergies et tous nos modes de vie et par cette synthèse, comme le foyer dont on réunit les tisons dispersés brûle d'un feu plus vif, une flamme plus haute et plus claire illumine la conscience. Même si son œuvre, dans ses limites strictement provençales, disparaissait, elle serait par cela toujours vivante et féconde.

Par cette action seconde, et suprême, de sa vie et de sa poésie,

il s'est dépassé lui-même - j'entends le but qu'il s'était donné. Aussi devient-il l'incarnation lumineuse d'une nouvelle tradition française. Loin d'être opprimé et gêné par des traditions antérieures, il les a absorbées et transfigurées dans l'alambic de sa poésie fervente et sage.

Un grand humaniste, Charles Maurras, a coutume de répondre aux disciples qui lui demandent des directions: « Prenez Dante, lisez-le, relisez-le, étudiez-le durant dix années... Cela suffit ». On peut en dire autant, si l'on ne s'arrête pas aux limites historiques de sa langue, de Mistral. A l'esprit, à l'âme, à la nature il offre une somme. Quel poète de langue française atteindra maintenant à pareille plénitude? La méthode lui en est offerte, non sans une ironie assez singulière, par ce même poète dont on crut qu'il n'était que le chantre d'une région, rien qu'un poète dialectal! Ainsi Mistral, par cet ordre même de la nature auquel il a conformé sa doctrine, offre-t-il à la France les fondements d'une esthétique, d'un art totalement français. Il écarte les vains fantômes classiques et romantiques, anciens et modernes, art populaire, art aristocratique. Sa poétique ouvre les voies d'une politique intégrale et d'un pays réconcilié.

Le vaste horizon, toujours plus vaste, où mort il plonge, il l'a découvert presque sans le chercher, par l'élévation naturelle d'une voie juste, d'une fidélité d'amour, sans quitter la Provence à qui il a donné, et qui, nous l'avons vu, manquent à la France! - des chants et des poèmes nationaux, à la fois nobles et populaires, particuliers et universels. Ces poèmes et ces chants, il les a trouvés parce qu'il a satisfait de tout son être à la grande parole delphique:

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

c'est-a-dire: connais ta limite.

Pour connaître sa limite, il faut la situer et la mesurer dans l'universel. Qui s'élève à l'universel ne le peut que s'il en analyse les éléments et cela le place devant l'autre inscription delphique:

RIEN DE TROP

c'est-à-dire: mesure la relativité des choses. En ces deux principes repose la sauvegarde apollinienne contre ces enivremments de l'esprit, contre ces intumescences de l'instinct, enfin contre certain entraînement des rythmes qui détruisent les formes créées par la céleste harmonie. A l'individualisme absolu ils opposent *l'individualisme relatif*.

Le secret de Delphes, le secret de la Méditerranée fut le secret de Mistral.

1913-1932.

Tèste integrau



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1997**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Lauro Giély, en sa qualita de mèmbe dóu CIEL d'Oc.